

Les mots et les roses

Michel Biron

Number 75, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Biron, M. (2019). Review of [Les mots et les roses]. *L'Inconvénient*, (75), 64–66.

Les mots et les roses

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE **Michel Biron**

Entre Amherst et Boston se trouve Linden, une ville qui n'existe pas, un nom inventé par un cartographe espiègle qui voulait piéger ceux qui copieraient sa carte au lieu de se donner la peine de refaire le travail directement sur le terrain. « Je vivrai à Linden », lance Emily Dickinson, à qui la romancière Dominique Fortier consacre un petit livre-hommage, non pas une biographie fictive comme on en voit beaucoup, mais une sorte de promenade très libre à travers sa vie, son œuvre, son herbier, son jardin, sa maison. Elle part à la rencontre de la recluse d'Amherst, comme elle avait suivi Franklin se perdre en Arctique dans son premier roman, *Du bon usage des étoiles* (2008). Mais cette fois il ne s'agit plus d'explorer le vaste monde et c'est à peine si on peut parler d'un roman tant l'action est minimale. *Les villes de papier* nous entraîne là où il n'y a plus de romanesque, là où une poète s'est retirée du monde.

Comment une jeune Américaine du 19^e siècle a-t-elle pu se réfugier ainsi dans l'écriture, dans le seul monde des mots ? Les plus grands

écrivains se sont reconnus en elle. Cioran disait : « Je donnerais tous les poètes pour Emily Dickinson. » Au Québec, Marie-Claire Blais, Michel Garneau, Carole Massé, Jacques Brault, Robert Melançon et Pierre Nepveu, parmi d'autres, l'ont admirée. Dans le dernier roman de Réjean Ducharme, *Gros mots*, Johnny demande à Julien : « Allô, are you nobody too ? » Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Emily Dickinson pour comprendre la question. La « dame blanche », comme l'appelle Christian Bobin, n'est pas une poète pour poètes, et c'est d'ailleurs le sens même du livre de Dominique Fortier que de rendre Emily Dickinson plus humaine et simple que mystique ou asociale. *Les villes de papier* ne renvoie pas, contrairement à ce que laisse entendre le titre, à un espace livresque, abstrait, déconnecté du « réel » : le papier est ici la matière même par quoi l'écriture pénètre dans les choses. Les êtres de papier existent plus fortement que les êtres en chair et en os, échappent aux conventions du monde ordinaire au nom d'un réel plus vrai du fait de

ne pas vouloir exister socialement : l'effacement comme facteur d'intensification de la vie, comme « désir de disparaître », pour reprendre le titre d'un ouvrage récent de Dominique Rabaté à propos du roman français contemporain¹.

De nombreux écrivains se sont reconnus dans ce désir de solitude, de Thoreau à Paul Auster, ou dans ce désir d'invisibilité, de Saint-Denys Garneau à Salinger ou Réjean Ducharme. Le mythe a fasciné et continue de fasciner : pourquoi se désincarner de la sorte, pourquoi s'invisibiliser soi-même au point de ne vouloir laisser aucune trace matérielle de ses quelque 1800 poèmes, de ces « petites choses » qu'Emily Dickinson demandera à sa sœur Lavinia de brûler quelques jours avant de mourir ? Dominique Fortier n'a pas la prétention de proposer de nouvelles hypothèses explicatives. Elle se contente de noter le sens du mot *fascicule* en parlant des soixante-huit recueils miniatures que la poète a cousus à la main. En pharmacie, indique-t-elle sobrement, le mot *fascicule* signifie une quantité déterminée d'herbes : « Avant que d'être un livre, le fascicule est une brassée de plantes qui soignent. » Et si donc les mots étaient des plantes qui soignent ? Si le papier des poèmes avait une vertu réparatrice ? Si la retraite hors du monde était une main tendue vers d'autres *nobody* ?

Tout ce qu'on sait avec certitude, c'est que la poète rêve de devenir elle-même un être de papier : « cesser de manger, de suer, de saigner, n'être plus que celle qui lit et qui écrit », tel est le vœu le plus cher de la poète dont Dominique Fortier propose un portrait d'une magnifique délicatesse, léger comme le grillon ou le flocon de neige qu'on associe à la poésie d'Emily Dickinson. Rien d'emphatique, rien de mimétique ici : la romancière ne cherche pas à se faire elle-même poète et perçoit bien tout ce qui la sépare de la poète d'Amherst, elle qui se définit avant tout comme une « prosatrice ». Il ne s'agit pas non plus d'un exercice d'admiration et encore moins d'une exégèse de l'œuvre, dont la romancière ne cite que de rares poèmes, sans d'ailleurs les commenter ni les traduire – bien qu'elle soit elle-même traductrice littéraire. C'est ailleurs et autrement que se fait la rencontre, dans le mouvement qui conduit la romancière hors du roman, vers la maison d'une poète absorbée par les petites choses qui l'entourent.

Avec autant de douceur que de fermeté, Dominique Fortier prend à rebours le mythe

voulant qu'Emily Dickinson ait élevé une clôture entre elle et le monde : « Elle n'est pas cachée. Elle n'est pas recluse. » Sa solitude est bien réelle, certes, mais la poète vit « au cœur des choses, au plus profond d'elle-même ». Pourquoi faut-il que ce soit si mystérieux, si héroïque ? Qu'y a-t-il d'étrange pour une poète à vouloir se retirer parmi les mots et les roses ? « En vérité, cela ne me semble pas si difficile à concevoir – à la rigueur, on a plutôt du mal à comprendre pourquoi plus d'écrivains ne font pas la même chose. » Elle le répétera plus loin : « On devrait s'étonner qu'ils ne soient plus nombreux, les écrivains qui s'enferment tranquilles chez eux pour écrire. » À l'ère d'Instagram, l'invisibilité (volontaire) est devenue suspecte. L'écrivain est constamment sommé de paraître sur la scène du monde.

Parlant d'Emily Dickinson, Dominique Fortier se trouve comme malgré elle à parler de sa propre vie, de son propre besoin de disparaître ou de s'enraciner, elle aussi, dans une ville de papier. Elle glisse ainsi entre les pages consacrées à la poète le récit de son aventure américaine, elle qui s'installe à Boston avec son mari et leur fille. Pendant qu'elle se demande si, oui ou non, elle ira voir la « vraie » maison d'Emily Dickinson à Amherst, elle se cherche une maison pour elle-même et sa famille, elle qui ne s'est jamais vue comme une voyageuse : « Jamais je n'avais rêvé d'être une voyageuse, depuis toujours je ne cherchais que le contraire : planter mes racines, me sentir enfin chez moi quelque part. » Ce thème de l'enracinement traverse tout le livre, liant le destin de la romancière à celui de la poète, qu'elle présente au début comme un « écran blanc, une page vierge ». On sait si peu de choses sur elle qu'on peut s'y projeter à loisir. En observant l'unique photo qu'on possède d'Emily Dickinson, âgée de seize ans et qui ne montre que le haut de son corps, Dominique Fortier a cette formule saisissante qui résonne aussi comme un auto-portrait : « Elle n'a pas, elle n'aura jamais de jambes. »

Même si d'autres formules paraissent inutilement littéraires (« Emily, l'absente de tous les banquets »), Dominique Fortier parvient à donner au personnage d'Emily Dickinson une présence, une actualité. Cela passe en partie par le regard féminin que propose la romancière, qui s'en prend au nom propre : « Dickinson : son, fils de, Dick, Richard, cœur de lion. » Pourquoi le langage n'a-t-il rien prévu pour dire la filiation au féminin ? « Où

Les villes de papier



est-il, le suffixe pour dire "fille de" ? » Sous des dehors sages, l'écriture de Dominique Fortier fait ainsi entendre une protestation qui renoue avec les silences chargés de la poète, et qui donne à la retraite hors du monde un sens actif, tant le monde qui l'entoure est masculin. Pas étonnant qu'Emily ne s'y soit pas reconnue et lui ait préféré d'autres mondes, ceux des livres et des fleurs. Elle n'envie pas sa sœur Lavinia, qui se marie comme toutes les jeunes femmes : « Ils ont tous les deux vingt et un ans. Lui est avocat, elle est femme ; elle sera donc femme d'avocat. Et mère, bien sûr. Emily voit le destin de la mariée s'étirer devant elle, tracé d'avance, une ombre portée. »

Emily ne sera ni mère ni sainte, mais pas davantage militante au sens héroïque du terme. L'écriture n'est pas pour elle un combat pour exprimer ce que la société lui interdit de dire. La « Maison du Possible » qu'elle choisit d'habiter, et qui est la maison de son enfance, contient tout ce qu'elle désire : « C'est une vie parfaite, parfaitement close, enclose en elle-même. Ronde et pleine comme un œuf. » Elle ne veut rien d'autre, elle regarde par la fenêtre, respire les parfums des fleurs de pommier ou l'odeur du pain en train de cuire. Et chaque année, elle enlève au lieu d'ajouter, réinvente l'art de soustraire et marche en équilibre sur le néant, « une pomme dans la main, un pied dans la tombe ».

Dominique Fortier n'idéalise pas son personnage et ne verse pas dans ce qu'on appelle le fétichisme de l'auteur. Elle a fait ses recherches, cite ici et là les éléments les plus connus de la vie d'Emily Dickinson, évoque les manuscrits conservés à l'université Harvard, où elle visite la Dickinson Room. Elle s'intéresse à peine au volet religieux ou métaphysique de la poésie de Dickinson, revenant plutôt aux oiseaux, aux insectes, aux vêtements obstinément blancs que porte la poète. La romancière ne s'identifie donc pas entièrement à son personnage – comment peut-on se reconnaître dans la figure de l'absente ? –, mais elle partage avec elle l'expérience même de l'absence grâce à quoi les mots deviennent vivants. « En écrivant, elle s'efface. Elle disparaît derrière le brin d'herbe

que, sans elle, on n'aurait jamais vu. » Cette leçon d'écriture l'oppose à un poète venu visiter son école et qui se vantait de savoir comment « exprimer » ses émotions, « persuadé que son paysage intérieur était à ce point intéressant qu'il conviait les autres à s'y balader pour contempler les plates-bandes et les massifs ». À la poésie « expressive » la romancière oppose le geste plus modeste de « témoigner » : « Ici a vécu une fleur, trois jours de juillet de l'an 18**, tuée par une ondée un matin. Chaque poème est un minuscule tombeau élevé à la mémoire de l'invisible. »

Ainsi ce petit « roman » qui ne fait pas de bruit est lui aussi un petit tombeau élevé à la mémoire de l'invisible Emily Dickinson. Le désir d'effacement est plus qu'un choix esthétique : c'est une manière d'être et d'écrire, de combiner l'être et l'écrire, de refuser de séparer la chose et le mot, en les ramenant tous deux à une expérience humble, non romantique, non démiurgique. « Le poème sent le clou de girofle » ne signifie pas seulement que les odeurs et les mots se répondent, comme dans la synesthésie baudelairienne, mais que le poème a traîné dans un tiroir et en est tout imprégné. D'autres poèmes, tirés du même tiroir, sentent plutôt le poivre, la pacane ou le chocolat. Tous les poèmes se reconnaissent ainsi à leur parfum. La ville de papier est ici une métaphore toute prosaïque, un lieu réellement habitable, un enracinement dans la matière de l'esprit et du monde, pourvu que ce monde soit ramené à des proportions modestes. « Il y a des risques à côtoyer l'infini », explique Dominique Fortier en parlant de la terreur que l'océan a toujours inspirée à Emily Dickinson, et c'est comme si elle-même éprouvait ce danger au moment de visiter la maison de Homestead, là où a vécu la poète. Faut-il aller sur les lieux réels ou se contenter des lieux de papier ? On ne saura jamais si elle s'y est rendue ou non. Peu importe : nous y sommes entrés grâce à elle. ■

1. Dominique Rabaté, *Désirs de disparaître. Une traversée du roman français contemporain*, présentation de Mathilde Barraband, Tangence éditeur, coll. « Confluences », 2015.

LES VILLES DE PAPIER
Dominique Fortier
Alto, 2018, 187 p.